



AMBOISE - 1852 - Ange Tissier

*Ne demandez jamais quelle est l'origine d'un homme ;
interrogez plutôt sa vie, ses actes, son courage, ses qualités, et vous saurez qui il est.*
(Abd el-Kader)

NAPOLÉON III et ABD EL-KADER

Histoire d'une amitié

Une conférence de
Alain OLMI

le 5 mai 2011 - Mairie du XVIème arrondissement de Paris
Organisation Culture et Solidarité - Au profit de l'Œuvre d'Orient

LE CRI D'ALARME DE L'ŒUVRE D'ORIENT



Le 3 août 2010, nous parvenait un appel très angoissé de Monseigneur Philippe BRIZARD, alors Directeur général de «L'ŒUVRE D'ORIENT», qui soutient au pays du Levant, hôpitaux, dispensaires et - surtout - plus de 400 écoles primaires, où des religieuses, de diverses congrégations, enseignent le français à des enfants de toutes origines, venant des quartiers pauvres.

Deux écoles de Beyrouth et d'autres, en Égypte, en Syrie et en Terre Sainte, ne savaient pas si leurs portes rouvriraient pour la rentrée. Ce serait une perte tragique pour les enfants auxquels est appris *le français*, mais aussi *le vivre ensemble*, dans les valeurs chrétiennes au service de la paix. La disparition de ces écoles porterait donc, aussi, un coup sévère à la transmission de la langue française.

Les tragiques attentats qui ont endeuillé les lieux de culte chrétiens en Irak et en Égypte fin 2010 et début 2011 doivent provoquer une sollicitude attentive de notre part à l'égard de ceux et celles qui s'efforcent de préserver les œuvres existantes. Le départ d'un certain nombre de chrétiens d'Orient assèche les financements locaux.

L'ŒUVRE D'ORIENT
20 rue du Regard
75006 PARIS

CULTURE ET SOLIDARITÉ
7 rue Léonard de Vinci
75116 PARIS

TOUT SAVOIR SUR LES CHRÉTIENS D'ORIENT

Les islamistes radicaux cherchent à décourager et à faire fuir les chrétiens d'Orient pour faire du Moyen Orient un bastion extrémiste dans un deuxième temps. Mais qui sont ces chrétiens d'Orient ? Sur internet, un remarquable site est à consulter absolument : c'est le portail des Chrétiens d'Orient de Wikipedia. Il suffit de taper *Chrétiens d'Orient* sur Google.

La multiplication des Eglises catholiques et orthodoxes n'est pas un facteur favorable pour se faire respecter des instances politique locales. Les chrétiens sont environ 9 millions en Égypte, 1 million au Liban, 800 000 en Syrie, 600 000 en Irak, 350 000 en Jordanie, moins de 100 000 en Iran, en Palestine, en Israël ou en Turquie. Et pourtant le Moyen Orient a été le berceau du christianisme. Ce berceau se rétrécit comme une peau de chagrin de décennie en décennie.

AVERTISSEMENT

Il nous est paru important de mettre à la disposition du public assistant à nos conférences une brochure souvenir contenant le texte «idéal» que nous a fourni le conférencier, avec, en plus, des cartes, illustrations et autres, le tout dans une présentation soignée.

Mais le charme propre à l'oralité et à ses exigences vivantes est susceptible d'amener au texte prononcé ajouts, retraits ou modifications.

Ces documents, communiqués par courtoisie - hors commerce - ne peuvent en aucun cas avoir la valeur de l'écrit et être reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Disponibles sur place et dédicacées à l'occasion des conférences, ces brochures sont vendues au profit des actions humanitaires de *Culture et Solidarité*.

Une réalisation de *Culture et Solidarité*
Organisation culturelle à but non lucratif
créée en 1980

PRÉSENTATION

Je suis heureux d'accueillir ce soir à notre tribune, Alain OLMÍ, qui a rejoint notre Comité Directeur en 2007. Il est membre de la famille et nous rend des services très appréciés : nos belles brochures en particulier. Merci Alain car si le numérique n'a pas de secret pour toi, nous apprécions tous tes vues larges acquises au cours de ta brillante carrière au service des Grandes Compagnies pétrolières qui t'ont amené aux quatre coins du monde pour ces grands travaux qui font honneur à la France : du BRÉSIL au CAMEROUN, de DUBAÏ en NORVÈGE en passant par le CONGO, etc ...

Mais il me semble que ce qui a le plus marqué ton existence c'est bien ton expérience de l'ALGÉRIE, où tu fus envoyé dans ce corps d'élite des officiers des Affaires Algériennes, qui devaient, pour l'honneur de tous, préparer une «*Paix des Braves*» qui - hélas ! c'était trop tard - ne se réalisa pas ...

Dès lors, on comprend la passion d'Alain OLMÍ, pour l'Algérie, son histoire, et pour la belle amitié entre Napoléon III et Abd el-Kader.

Jean MAZEL

LA CONFÉRENCE

Ne demandez jamais quelle est l'origine d'un homme ; interrogez plutôt sa vie, ses actes, son courage, ses qualités, et vous saurez qui il est.

(Abd el-Kader - عبد القادر)

En 1808 naissent 2 garçons. L'un s'appelle Louis-Napoléon, au sujet duquel son impérial d'oncle, le faisant sauter sur ses genoux, demande à sa mère, avec sa brusquerie habituelle : «*Est-il intelligent, au moins ?*» L'autre, Abd el-Kader, fils de Mahieddine, descendant du Prophète, naît près de Mascara, dans le beylicat d'Oran. Rien ne destine ces deux garçons à se rencontrer.

Or, quelque 6 ans plus tôt, Napoléon Bonaparte, Premier consul de la République française, et Président de la République italienne, pique une grosse colère : la Régence d'Alger, un «État voyou», vient de pirater un nième bateau italien. C'en est trop. Bonaparte écrit à Mustapha Pacha, Dey d'Alger :

*«Au très haut et très magnifique Dey d'Alger,
Que Dieu le conserve en prospérité et en gloire !... Si vous voulez vivre en bonne amitié avec moi, il ne faut pas que vous me traitiez comme une puissance faible ; il faut que vous fassiez respecter mon pavillon, celui de la République italienne, où je commande, et que vous me donniez réparation de tous les outrages qui m'ont été faits...»*

Mais, par ailleurs, il donne à l'amiral Decrès l'instruction à transmettre au citoyen Hulin, porteur de cette lettre :

«... Il doit lui dire que je désire vivre bien avec lui, mais que je n'ai jamais capitulé avec l'honneur, et que, s'il ne donne pas des ordres pour qu'on respecte mon pavillon, je suis capable d'aller moi-même à Alger.»

La réponse de Mustapha Pacha est sans ambiguïté :

«A notre ami, Bonaparte ! Premier Consul de la République française, Président de la République italienne, je vous salue, la paix de Dieu soit avec vous ... Vous demandez que je sois ami de la République italienne. Je respecterai son pavillon comme le vôtre, selon vos désirs. Si un autre m'eût fait pareille proposition, je ne l'aurais pas acceptée pour un million de piastres... Si à l'avenir il survient quelques discussions entre nous, écrivez-moi directement, et tout s'arrangera à l'amiable... Je vous salue, que Dieu vous laisse en gloire.»

et dont la teneur suit :

« Au nom de Dieu seul , de l'homme de Dieu , maître de nous , illustre et magnifique seigneur Mustapha-Pacha Dey d'Alger , que Dieu laisse en gloire. »

« A notre ami Bonaparte ! premier consul de la République française , président de la République italienne. »

« Je vous salue , la paix de Dieu soit avec vous. »

« Ci-après , notre ami , je vous avertis que j'ai reçu votre lettre datée du 29 messidor. Je l'ai lue : elle m'a été remise par le général de votre palais »

Extrait de La Gazette, ancêtre du Journal Officiel de la République : intervention de Talleyrand.

Mustapha pacha, jugé sans doute trop pro-français, fut destitué par les janissaires et assassiné au pied d'une mosquée «dont la porte, dit-on, se referma devant lui.»

La Régence turque avait à sa disposition seulement trois forces de police : les *janissaires*, les colonies militaires de *Koulouglis* (Turcs mariés à des Algériennes) et les tribus *maghzen*. Les janissaires (littéralement *nouvelle milice*) étaient de jeunes esclaves pris dans les Balkans, éduqués dans l'art de la guerre, dans les arcanes administratives, et convertis à l'islam. Ils faisaient régner l'ordre et parfois la terreur dans les villes. Les tribus *maghzen* étaient des tribus algériennes, dévouées au pouvoir en place. Quand il fallait punir telle tribu *raya* (soumise à l'impôt), la tribu *maghzen* la plus proche était mandatée pour aller châtier le coupable. Voire, elle y allait d'elle-même.



Le parlementaire et le Medjilès - Horace Vernet

L'administration turque et les janissaires sont priés de quitter l'Algérie ou la quittent volontairement, et les Français ne soutenant plus les tribus maghzen, les anciens administrés se vengent. Cette grave erreur entraîne rapidement une pagaye générale. À tel point que la population de Mascara demande à Mahieddin, père d'Abd el-Kader, de prendre la tête d'un mouvement pour rétablir l'ordre. Celui-ci ne saurait accepter, vu son grand âge. Unanime, la population revient à la charge et lui suggère de se faire remplacer par son jeune fils Abd el-Kader, remarquable cavalier et doté d'un grand charisme. Abd el Kader accepte de prendre la tête du mouvement, en sachant bien qu'un jour ou l'autre il aura devant lui les Français.

Son idée est de fédérer toutes les tribus algériennes, tout en acceptant la présence française dans les villes de la côte. Guerroyant un jour, usant de persuasion le lendemain, il devient finalement le chef presque incontesté de la population algérienne. Nouvelle erreur des Français : ils ne voient en



La collecte de l'impôt - Eugène Delacroix



La chasse à l'autruche - Carlos Vanloo



Prise de la SMALA (par Horace Vernet - toile de 21 m de long) - Chantilly - Musée Condé



Bataille de la MACTA (par Hocine Ziani)

Abd el-Kader n'est qu'un chef de bande, et non un futur chef d'État. Il finit par s'arranger avec le général Desmichels, qui, voyant en lui un *interlocuteur valable*, accepte d'armer et d'entraîner deux bataillons de fantassins de l'armée d'Abd el-Kader. Celui-ci pourra donc déjà commencer à mettre de l'ordre dans les tribus qui se disputent encore à qui mieux mieux.

Mais Abd el-Kader voit plus loin : il veut que soit reconnue par la France sa légitimité à gouverner l'Algérie, partout où l'armée française n'est pas présente. À la suite de la défaite française de la *Macta*, des négociations sont engagées et aboutissent au «Traité» de la *Tafna* en 1837. Las ! Il y a deux versions du document : la française et l'arabe, et elles ne correspondent pas. En plus, les deux versions donnent lieu à des interprétations contradictoires. Abd el-Kader serait-il même l'auteur de la version arabe ? Ce serait une affaire énorme ! . Pour lui et son état-major, il ne s'agit plus que d'une trêve.

Sûrs d'eux, les Français font marcher leur armée à travers la Kabylie, une promenade militaire des *Portes de Fer*. Abd el-Kader, considérant que les Français ont violé l'esprit du traité, proclame le djihad - la guerre sainte - en accord avec ses partisans. C'est donc une guerre de 10 ans que mène Abd el-Kader, contre une armée française de plus en plus puissante, quoique décimée par les maladies et les yatagans, jusqu'à atteindre 106 000 hommes, et commandée par le général Bugeaud. Tantôt victorieux, tantôt quasiment seul, Abd el-Kader a fort à faire avec les tribus qui ne cessent de passer d'un camp à l'autre. Son arme : la mobilité, où il entraîne sa ville de tentes, la *smala*, introuvable jusqu'au moment où elle est capturée en 1843. Il continue le combat avec une «mini-smala», la *deira*.

Après la bataille perdue de l'Isly par le roi du Maroc, il a le choix entre continuer la lutte avec quelques cavaliers ou cesser les hostilités. C'est cette dernière solution qu'il adopte, à une condition : pouvoir se retirer avec sa suite dans un pays du Moyen Orient.

UNE VIE DE CHÂTEAU !

Au nom de la France, le général Lamoricière accepte la transaction. On le lui reprochera. Il répondra que s'il avait refusé, Abd el-Kader se serait réfugié dans l'immensité du sud, et aurait continué le combat des années durant.

Abd el-Kader est donc conduit à Toulon, sur le même bateau que le message annonçant la fin des combats. On lui déclare qu'il n'est qu'en transit, en attendant que des conversations soient engagées avec la Turquie, avant d'y opérer son transfert à Brousse (Bursa), une ville au bord de la mer de Marmara, (où est maintenant installée une usine Renault).

Les mois passent. C'est qu'on reproche à Abd el-Kader l'exécution de 200 prisonniers français, exécution à laquelle il n'est pour rien, car elle s'est faite en son absence, et contre son gré, mais il a avoué, à la fois pour éviter un massacre total et pour couvrir ses subordonnés. Et puis «on» a très peur qu'il ne retourne en Algérie fomenter de nouveaux désordres, oubliant qu'un homme de «grande tente» n'a qu'une parole.

Nous sommes en 1847. Abd el-Kader a alors 39 ans.

Pendant ce temps, qu'est devenu Louis-Napoléon Bonaparte ?

La famille Bonaparte est interdite de séjour en France. Elle se réfugie en Suisse. Volontaire dans l'armée suisse depuis 1830, où il devient capitaine, Louis-Napoléon Bonaparte obtient la nationalité suisse en 1832, ce qui fera dire à certains historiens qu'il aura été « le seul Suisse à régner sur la France »

Le 30 octobre 1836, Louis-Napoléon Bonaparte, avec une poignée de partisans, effectue une tentative de soulèvement à Strasbourg. Les insurgés sont arrêtés et incarcérés. Pour éviter tout scandale, Louis-Napoléon est conduit à Lorient, manu militari, et invité à aller se faire voir ... chez les Américains. A New York, il apprend que sa mère est mourante.



FORT LAMALGUE - TOULON



CHÂTEAU DE PAU



CHÂTEAU D'AMBOISE

Muni d'un faux passeport américain, il retourne en Suisse, d'où il est expulsé, et se réfugie en Angleterre. Depuis Londres, il prépare une nouvelle tentative de coup d'État. C'est un échec : plusieurs conjurés sont tués ou blessés tandis que Louis-Napoléon est lui-même touché par une balle. Il est condamné à la prison à vie. Le 25 mai 1846, il s'évada de sa prison du fort de Ham, après six années de détention - retenez bien le nombre - , en empruntant les vêtements et les papiers d'un peintre. En 1848, c'est la révolution. Bonaparte, devenu député, est candidat à l'élection présidentielle, la première élection au suffrage universel masculin en France. Il devient le premier Président de la République française (et le plus jeune) , à s'installer au palais de l'Élysée, avec 74% des suffrages.

Un de ses premiers soucis est de tenir la parole donnée par la France de libérer Abd el-Kader, mais il est obligé de temporiser, en conflit permanent avec l'Assemblée nationale. Karl Marx lui-même estime que la « dictature de l'Assemblée nationale était imminente ». Convaincu de la nécessité d'un coup d'État du fait du comportement de l'Assemblée, Louis-Napoléon le fixe pour le 2 décembre 1851, jour anniversaire du sacre de Napoléon Ier en 1804 et de la victoire d'Austerlitz en 1805. L'opération est baptisée *Rubicon*. La division Canrobert fait près de 400 morts, c'est quand même moins que les 5 000 morts de la deuxième république. Ou que les 20 000 morts de la troisième.

Revenons à Abd el-Kader.

Il débarque en décembre 1847 à Toulon avec sa famille et 98 personnes de sa suite ; il est assigné au fort Lamalgue, puis au château de Pau. Mais il est assisté par des officiers d'ordonnance de qualité, le colonel Daumas et le capitaine Boissonnet, grâce à qui on saura beaucoup sur la vie passée et présente du prisonnier, et qui, d'autre part, renseignent abondamment leur «hôte» sur la société civile française. Le nouveau Ministre de la guerre, François Arago, déclare sans rire *«que la république le prenait dans la situation dans laquelle l'ancien gouvernement l'avait laissé, c'est à dire prisonnier»*.

Quant à Lamoricière, devenu ministre de la guerre, il ne répond même pas aux courriers d'Abd el-Kader et - c'est un comble - signe l'interdiction de laisser Abd el-Kader recevoir du courrier sans passer par lui ! Il le fait quand même transférer à Amboise, qui est plus un lieu d'assignation à résidence qu'une prison comme le château de Pau.

Le président Bonaparte a laissé passer quelques mois pour désamorcer l'hostilité des politiques contre Abd el-Kader ... jusqu'au moment où il réalise son coup d'État..

Voici maintenant la première rencontre entre Louis-Napoléon Bonaparte et Abd el-Kader, le 16 octobre 1852, telle que la décrit Alexandre Bellemarre :

« Après avoir entretenu pendant quelques instants M. le commandant Boissonnet, à la descente de son wagon, le Prince monta en voiture, et, prenant une feuille de papier et un crayon, il se mit à écrire rapidement en quelques minutes. Le sort d'Abd el-Kader venait d'être décidé. Mais dans quel sens ? Personne ne le savait encore ».

L'Émir raconte :

«Lorsque j'entrai, le sultan, qui était assis sur le canapé, se leva. J'avançai jusqu'à cette table, placée au milieu du salon, et qui seule me séparait de lui. Le commandant était à ma droite. Lorsque j'eus salué profondément le sultan, il prononça en français quelques mots que je ne compris pas, mais au milieu desquels je distinguai seulement celui de liberté, l'un de ceux que je connais le mieux dans votre langue, parce que c'est celui que j'ai prononcé le plus souvent.

Puis il se tourna vers le commandant et lui tendit un papier en ajoutant quelques paroles ... Mais le pauvre ami avait été tellement ému aux premières paroles du sultan, que, pendant quelques instants qui me parurent bien longs, il ne put prononcer un seul mot et, par conséquent, me faire connaître ce qui avait été dit. Lorsqu'il fut remis, il me traduisit les paroles du sultan et je sus que j'étais libre.»

Et le Président Bonaparte d'ajouter :

«Depuis longtemps, vous le savez, votre captivité me causait une peine véritable, car elle me rappelait sans cesse que le gouvernement qui m'a précédé n'avait pas tenu les engagements pris envers un ennemi malheureux ; et rien à mes yeux de plus humiliant pour le gouvernement d'une grande nation que de méconnaître sa force au point de manquer à sa promesse. La générosité est toujours la meilleure conseillère, et je suis convaincu que votre séjour en Turquie ne nuira pas à la tranquillité de nos possessions d'Afrique.»

Le premier acte de l'Émir, après le départ du Président Napoléon, sera de réunir les siens dans l'oratoire et d'appeler les bénédictions de Dieu sur celui qui allait être empereur. Puis il écrit, en arabe, une longue lettre au Président, une pièce de vers, d'un lyrisme dont seuls les Arabes savent atteindre le secret des sommets. Le premier acte du Président est de proposer à l'Émir d'habiter le Trianon, mais Abd el-Kader préfère aller vivre dans un pays musulman.

Abd el-Kader arrive à Paris le jour d'une représentation extraordinaire à l'Opéra. On l'y invite. D'abord, il manifeste peu d'empressement car il est fatigué, mais sur l'observation que le sultan (le Président Bonaparte) assisterait à cette représentation, il se lève aussitôt :

- *Le sultan sera là ?*

- *Oui*

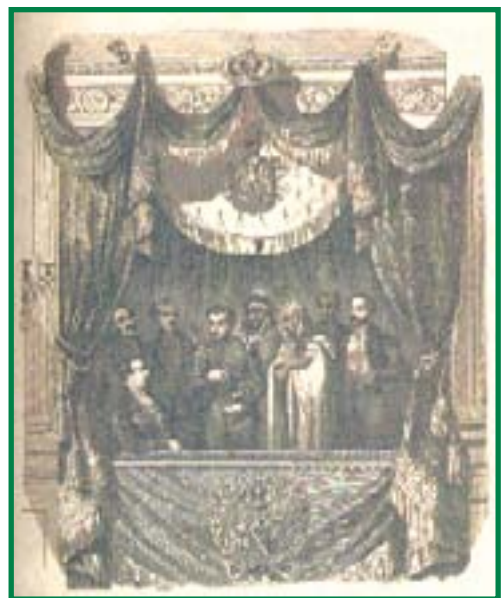
- *Je verrai le sultan ?*

- *Oui, mais de loin.*

- *C'est égal, je le verrai ; partons.*

Quel sera le comportement de la salle (le tout Paris aristocratique, scientifique, littéraire) ?

L'incertitude ne fut pas de longue durée : c'était la sympathie qui l'emportait. Une seule pensée : lui serait-il permis d'aller porter au «sultan» l'hommage de sa reconnaissance ? Oui. Le bruit de cette nouvelle se répandit instantanément dans toute la salle ; aussitôt, chacun de prendre ses dispositions pour se trouver sur le passage de l'homme célèbre, dont le nom avait été si souvent mêlé à nos triomphes, parfois à nos revers.



La réception qui l'attendait devait laisser bien loin d'elle toutes les suppositions que l'on eût pu faire, car, nous devons le dire à l'honneur de notre nation, sur les mille personnes peut-être qui, à partir de la loge occupée par Abd el-Kader jusqu'à celle du Prince, se pressaient sur deux rangs serrés, il n'y eut pas un homme qui ne se découvrit, pas une femme qui n'agitât son mouchoir devant le héros des légendes algériennes. Le Président lui ouvrit les bras et l'embrassa.

Pendant les deux jours, consacrés par l'Émir à visiter divers monuments, une foule sympathique se pressa constamment sur ses pas, et ce ne fut point sans une vive émotion qu'il vit le peuple dans la rue, comme la veille l'aristocratie à l'Opéra, mettre chapeau bas devant lui.

Abd el-Kader avait désiré visiter le tombeau de l'Empereur Napoléon 1er ; on en profite pour lui faire voir l'hôtel des Invalides. Il résume :
«Je sortirais complètement heureux de cet hôtel des blessés, parce que j'y ai vu le tombeau du sultan Napoléon, et que j'ai touché à l'épée qu'il portait dans les combats, si je n'emportais avec moi la pensée que je laisse dans cet asile des hommes qui y sont, ou par moi ou par les miens.»

Visite de l'imprimerie nationale : il en demeure comme atterré :
«J'ai vu hier la maison des canons avec lesquels on renverse les remparts ; je vois aujourd'hui la machine avec laquelle on renverse les rois. Ce qui en sort ressemble à la goutte d'eau venue du ciel : si elle tombe dans le coquillage entr'ouvert, elle produit la perle ; si elle tombe dans la bouche de la vipère, elle produit le venin.»

Pendant les 15 jours de son séjour à Paris, il reçoit 300 visiteurs. Et même un des prisonniers de la deira prie Alexandre Bellemarre d'intervenir auprès de l'émir pour qu'il l'emmenât comme domestique à Brousse.

Une dame demande à Abd el-Kader l'autorisation de venir le revoir, lorsqu'au 2 décembre suivant, il ferait un second voyage à Paris, *«Ce n'est pas vous qui me le demandez, Madame, répondit l'émir, c'est moi qui vous le demande.»*

Au maréchal Valée, il écrit : *« Je vous pardonne de m'avoir fait la guerre, mais je ne vous pardonne pas de ne pas m'avoir dit que vous aviez été malade ...»*

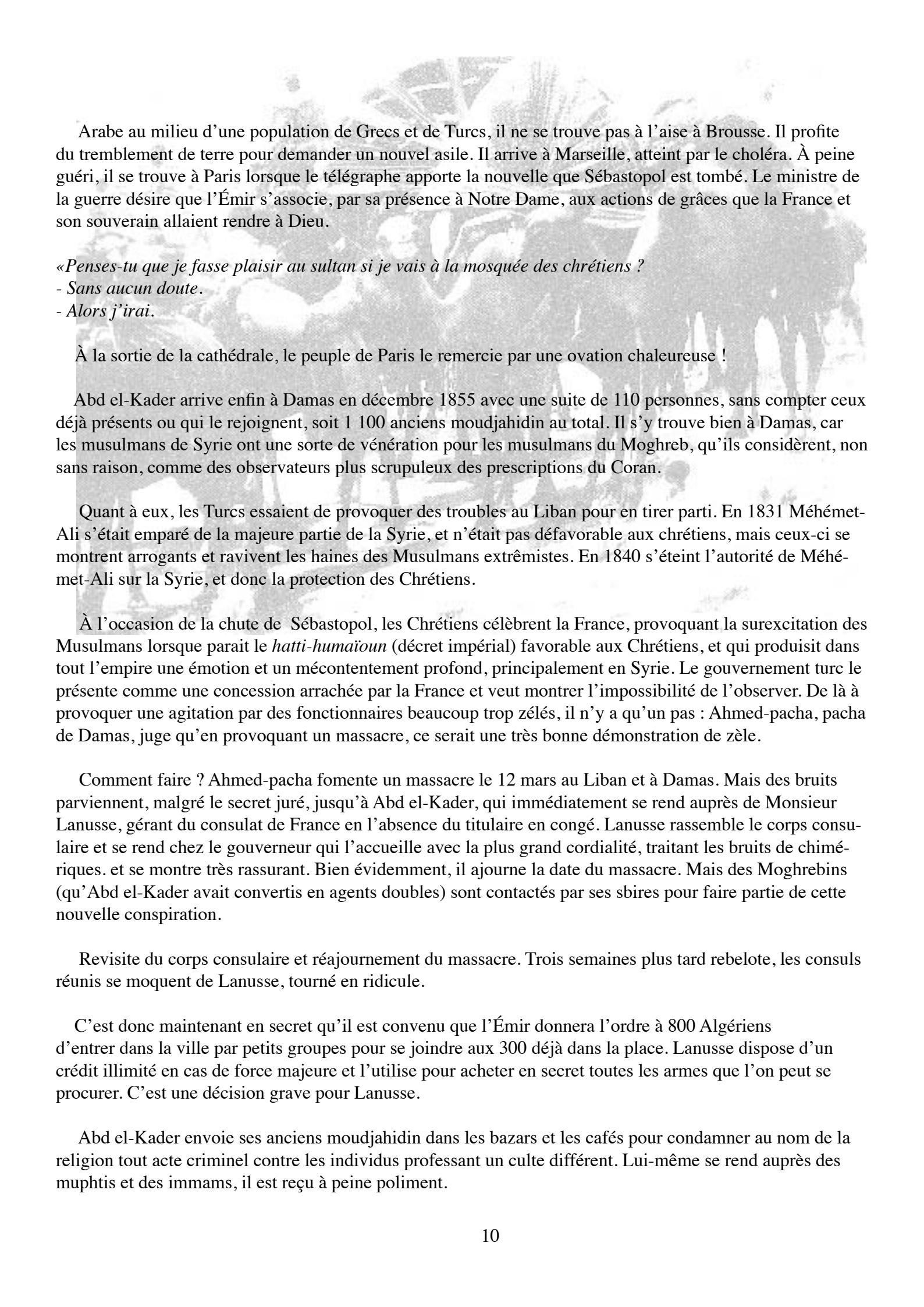
Le Président Bonaparte lui fait cadeau d'un magnifique sabre, en souvenir du sabre de la reddition remis par Abd el-Kader à Lamoricière.

Les 21 et 22 novembre, la France vote pour l'Empire. Dans sa lettre au maire d'Amboise, Abd el-Kader demande à s'associer, lui et les siens, à ce vote : *«Nos enfants ont vu le jour en France, vos filles les ont allaités, nos compagnons, morts dans votre pays, reposent parmi vous, et le sultan, juste entre les justes, m'a rangé au nombre de ses enfants, de ses soldats en me donnant un sabre de ses mains. Nous devons donc nous regarder aujourd'hui comme Français.»*

Après le scrutin, Napoléon III lui dira : *«Vous voyez, votre vote m'a porté bonheur.»*

Abd el-Kader part en train (puis en bateau) pour Constantinople, et personne ne fait attention à lui à l'arrivée. Le pacha de Brousse : *«Pourquoi déranger mes chevaux pour un Arabe ? Est-ce que des chameaux ne sont pas assez bons pour lui ?»*

Lui, distribue une partie de la pension de 100 000 francs que la France lui accorde à de nombreux pauvres : *«Ce n'est pas moi qui vous donne cette nourriture, c'est le sultan Napoléon qui m'a couvert du manteau de sa protection.»*



Arabe au milieu d'une population de Grecs et de Turcs, il ne se trouve pas à l'aise à Brousse. Il profite du tremblement de terre pour demander un nouvel asile. Il arrive à Marseille, atteint par le choléra. À peine guéri, il se trouve à Paris lorsque le télégraphe apporte la nouvelle que Sébastopol est tombé. Le ministre de la guerre désire que l'Émir s'associe, par sa présence à Notre Dame, aux actions de grâces que la France et son souverain allaient rendre à Dieu.

«Penses-tu que je fasse plaisir au sultan si je vais à la mosquée des chrétiens ?

- Sans aucun doute.

- Alors j'irai.

À la sortie de la cathédrale, le peuple de Paris le remercie par une ovation chaleureuse !

Abd el-Kader arrive enfin à Damas en décembre 1855 avec une suite de 110 personnes, sans compter ceux déjà présents ou qui le rejoignent, soit 1 100 anciens moudjahidin au total. Il s'y trouve bien à Damas, car les musulmans de Syrie ont une sorte de vénération pour les musulmans du Moghreb, qu'ils considèrent, non sans raison, comme des observateurs plus scrupuleux des prescriptions du Coran.

Quant à eux, les Turcs essaient de provoquer des troubles au Liban pour en tirer parti. En 1831 Méhémet-Ali s'était emparé de la majeure partie de la Syrie, et n'était pas défavorable aux chrétiens, mais ceux-ci se montrent arrogants et ravivent les haines des Musulmans extrémistes. En 1840 s'éteint l'autorité de Méhémet-Ali sur la Syrie, et donc la protection des Chrétiens.

À l'occasion de la chute de Sébastopol, les Chrétiens célèbrent la France, provoquant la surexcitation des Musulmans lorsque parait le *hatti-humaïoun* (décret impérial) favorable aux Chrétiens, et qui produit dans tout l'empire une émotion et un mécontentement profond, principalement en Syrie. Le gouvernement turc le présente comme une concession arrachée par la France et veut montrer l'impossibilité de l'observer. De là à provoquer une agitation par des fonctionnaires beaucoup trop zélés, il n'y a qu'un pas : Ahmed-pacha, pacha de Damas, juge qu'en provoquant un massacre, ce serait une très bonne démonstration de zèle.

Comment faire ? Ahmed-pacha fomenta un massacre le 12 mars au Liban et à Damas. Mais des bruits parviennent, malgré le secret juré, jusqu'à Abd el-Kader, qui immédiatement se rend auprès de Monsieur Lanusse, gérant du consulat de France en l'absence du titulaire en congé. Lanusse rassemble le corps consulaire et se rend chez le gouverneur qui l'accueille avec la plus grande cordialité, traitant les bruits de chimériques. et se montre très rassurant. Bien évidemment, il ajourne la date du massacre. Mais des Moghrebins (qu'Abd el-Kader avait convertis en agents doubles) sont contactés par ses sbires pour faire partie de cette nouvelle conspiration.

Revisite du corps consulaire et réajournement du massacre. Trois semaines plus tard rebelote, les consuls réunis se moquent de Lanusse, tourné en ridicule.

C'est donc maintenant en secret qu'il est convenu que l'Émir donnera l'ordre à 800 Algériens d'entrer dans la ville par petits groupes pour se joindre aux 300 déjà dans la place. Lanusse dispose d'un crédit illimité en cas de force majeure et l'utilise pour acheter en secret toutes les armes que l'on peut se procurer. C'est une décision grave pour Lanusse.

Abd el-Kader envoie ses anciens moudjahidin dans les bazars et les cafés pour condamner au nom de la religion tout acte criminel contre les individus professant un culte différent. Lui-même se rend auprès des muphtis et des immams, il est reçu à peine poliment.

Enfin Lanusse se rend seul une dernière fois chez le gouverneur qui commence à prendre peur, mais trop tard ; l'ordre du massacre ne peut plus être rapporté.

Restait à trouver le prétexte : le 8 juillet, des dessins informes de croix et mitres sont figurés sur le sol des rues de Damas. Les enfants musulmans insultent les chrétiens qui se plaignent. Le gouverneur ordonne que les ordures lancées sur les croix seront lavées par les seuls musulmans. Explosion garantie : c'est un chef d'œuvre d'infernale habileté ; la rumeur enfle : *«Des musulmans frappés, punis pour avoir insulté quelques chrétiens maudits, nous ne permettrons pas un acte aussi monstrueux. Aux armes ! Mort aux chrétiens !»*.

Les consulats sont pillés ou incendiés sauf celui de la Grande-Bretagne.

Abd el-Kader envoie des hommes au consulat de France avec mission de le protéger, et de se faire tuer au besoin jusqu'au dernier pour le défendre. Il est midi : il se rend chez le muphti : on lui répond que *le muphti dort*.

La populace est dans la rue, c'est un égorgement général auquel les autorités prêtent la main. Abd el-Kader va au consulat de France, défendu par Kara et ses 40 Moghrebins. Il s'adresse à Lanusse : *«Maintenant, écoute et pèse bien mes paroles : moi vivant, un seul de mes Moghrébins vivant, on ne touchera pas à ta personne, car je suis responsable de toi vis-à-vis de celui qui m'a fait libre. Le danger grandit ; je dois donc agrandir mes moyens de défense. Si tu persistes à demeurer ici, tu m'obliges à diviser les forces dont je dispose ; si tu consens, au contraire, à devenir mon hôte, je puis appliquer à secourir les chrétiens les soldats que j'emploierais à te protéger. Tu m'as dit toi-même que là où est le drapeau de la France, là est la France. Eh bien ! emporte avec toi ton drapeau, plante-le sur ma demeure, et que la demeure d'Abd el-Kader devienne la France.»*

Puis, à la tête de 300 hommes à peine, suivi de ses deux fils, il s'enfonce résolument dans les quartiers où sévit la révolte ; il s'adresse aux Chrétiens : *«Ayez confiance en moi, et je vous protégerai !»*

Plus de 300 personnes sont ainsi recueillies dans le seul consulat de Grèce où elles s'étaient réfugiées. Dans les rues, les cadavres s'élèvent en tas de plus d'un mètre de haut. Arrivé à l'école des Lazaristes, les 6 pères lazaristes, les 11 sœurs et les 400 enfants sont sauvés. Les bâtiments sont immédiatement incendiés par les émeutiers.



Abdelkader sauve les chrétiens de Damas en 1860 tableau de Jan-Baptist Huyssmans (1826-1906) réalisé en 1861

À la nouvelle que des masses de chrétiens avaient trouvé asile chez Abd el-Kader, une immense agitation se produit. Le 10 au matin la multitude vient devant chez Abd el-Kader pour réclamer les Chrétiens. Il y a lieu de craindre que les Moghrébins, en voyant insulter leur maître, ne finissent par perdre patience. L'Émir se détermine donc à aller seul au-devant de la foule pour la haranguer, sans armes.

«Ô mes frères, votre conduite est impie. À quel degré d'abaissement êtes-vous descendus puisque je vois des Musulmans se couvrir du sang de femmes et d'enfants. Dieu n'a-t-il pas dit «Celui qui aura tué un homme sans que celui-ci ait commis un meurtre ou des désordres dans le pays sera regardé comme le meurtrier du genre humain tout entier ...»

- *Ô le soldat de la guerre sainte !* répondent avec ironie les chefs de la multitude, *nous n'avons pas besoin de tes conseils. Que viens-tu te mêler de nos affaires ? Infidèle ! Livre-nous ceux que tu as cachés dans ta maison. Si tu ne le fais pas, nous t'envelopperons dans la proscription dont nous avons frappé les infidèles : nous te réunirons à tes frères.»*

- *Les Chrétiens ! les Chrétiens !* s'écrie la foule frémissante,

- *Les Chrétiens !* répond Abd el-Kader dont les yeux commencent à lancer des éclairs : *Tant qu'un seul de ces vaillants soldats qui m'entourent sera debout, vous ne les aurez pas, car ils sont mes hôtes. Égorgeurs de femmes et d'enfants, fils du péché, essayez donc d'enlever de chez moi ces Chrétiens auxquels j'ai donné asile, et je vous promets de vous faire voir un jour terrible, car vous apprendrez comment les soldats d'Abd el-Kader savent faire parler la poudre. Et vous mes Moghrebins, que vos cœurs se réjouissent, car, j'en prends Dieu à témoin, nous allons combattre pour une cause aussi sainte que celle pour laquelle nous combattions autrefois ensemble !*

Kara ! mon cheval, mes armes !

À cet appel de leur ancien sultan, il s'élève des rangs des Moghrebins une immense acclamation qui sans doute parait aux assaillants une confirmation suffisante des paroles de l'Émir, car la foule se rue comme un troupeau vers toutes les issues. À partir de ce moment, des colonnes de 100 à 200 Moghrebins sont envoyées dans les différents quartiers de la ville pour recueillir les Chrétiens. Au bout du troisième jour, 4 000 Chrétiens se trouvent entassés sans pouvoir même s'asseoir dans la demeure de l'Émir.

Le gouverneur cède alors complètement et donne refuge aux Chrétiens dans la citadelle, tandis qu'Abd el-Kader paie 50 piastres pour chaque Chrétien qui lui sera conduit vivant. 12 500 au total furent sauvés.

Abd el-Kader écrit enfin à Alexandre Bellemarre :

«Tu t'es trompé en m'adressant tes félicitations : je ne les mérite pas, car, au milieu de ces événements, je n'ai été qu'un instrument. Reporte tes louanges à celui qui m'a dirigé, à ton sultan et au mien. Lorsque je m'avançais à travers les rues de Damas, je le voyais, marchant devant moi. Je n'ai donc rien fait qu'obéir, et l'obéissance ne justifie pas les louanges que tu m'accordes ; elles reviennent toutes à celui qui a ordonné.»

ABD EL KADER BEN MAHHI ED DÎN

Abd el-Kader reçoit même les félicitations - au nom de l'Islam ! - de l'Imam Chamyl, surnommé «le lion du Daghestan» qui, pendant 30 ans a tenu tête à un corps expéditionnaire russe de 200 000 hommes. *«J'ai été content de toi. Tu as fait revivre la parole du Prophète et tu as mis un frein à ceux qui violent ses décrets.»*

Bien entendu, Napoléon III était au courant de tous ces événements, qui constituent pour lui une véritable dette envers Abd el-Kader et ses Algériens. Après avoir essayé en vain de convaincre Abd el-Kader de fonder un royaume arabe en Syrie, Il décide alors qu'après sa tournée triomphale en Savoie et à Nice lors de leur rattachement à la France, il partira, en famille, inspecter l'Algérie, où Ismaïl Urbain, un mulâtre de Guyane, converti à l'Islam en Égypte, et marié à une fille de Constantine, lui servira de guide éclairé et d'interprète.

C'est le premier voyage d'un souverain français hors de la métropole. Il dure 5 jours, et est suivi d'un sénatus-consulte 22 avril 1863 sur l'arrêt du « cantonnement des tribus » ; un deuxième voyage de 40 jours suivi d'un sénatus-consulte du 14 juillet 1865 sur l'intégration des indigènes musulmans et israélites à la France.

Nous passons la parole à Octave Teissier :

« 2 juin - Le repos et les soins que nécessitait pour Sa Majesté, la fatigue d'un trajet de 256 kilomètres parcourus en trente heures au plus, sur une route à peine carrossable, ne l'ont pas empêchée de recevoir les diverses personnes qu'elle avait jugées dignes de la décoration. »

À Biskra, les indigènes avaient érigé un second arc de triomphe, sous lequel l'Empereur dut passer avant de faire son entrée au fort ... L'Empereur a voulu visiter l'oasis des palmiers. Il s'y est rendu, entouré d'un cortège brillant de chefs indigènes, aux burnous de pourpre, suivi des cavaliers réguliers, des goums et de la foule innombrable des habitants. Le cortège qui s'avancait lentement, rencontrait sur son passage des improvisateurs indigènes, qui chantaient la bienvenue du grand Sultan de la France et de l'Algérie, en s'accompagnant à la manière des bardes, de leurs instruments primitifs ; les femmes indigènes, non voilées, se pressaient en groupes nombreux ; d'autres, perchées sur des chameaux, se montraient richement parées dans leurs atouches entr'ouverts ; toutes poussaient de joyeux you ! you ! dès qu'elles apercevaient l'Empereur ...

Puis, s'adressant aux chefs arabes, qui étaient venus lui offrir leurs hommages, l'Empereur leur a dit : « qu'il ne voulait voir dans les indigènes que des compatriotes, des Français, et que, les traitant à ce titre, il attendait d'eux le même dévouement à la patrie commune. » Il est inutile d'ajouter que les chefs arabes ont protesté de leur profond dévouement et de leur éternel attachement pour l'Empereur des Français.

Sa Majesté, éclairée par les réponses qu'elle provoquait avec une précision admirable, a plus appris sur le pays en quelques heures, que n'aurait pu le faire la commission la mieux composée, dans une enquête de plusieurs jours. « Je suis venu ici pour voir, rien que pour voir. » L'Empereur a été heureux de ce qu'il avait vu, il espérait bien pouvoir y revenir et constater de nouveaux progrès. Par deux fois, Sa Majesté a ajouté : « Dites-le bien à tout le monde, je veux qu'on le sache. »

Napoléon III ne reviendra pas. Il était arrivé malade. Éreinté par ce voyage en pleine chaleur, il repart très malade. La défaite et la mort ne lui permettront pas de tenir ses promesses.

Le 17 novembre 1869, le canal de Suez - un ouvrage d'une importance capitale - est inauguré en présence de l'Impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, et de l'Empereur d'Autriche François-Joseph. Abd el-Kader est également parmi les invités. Peut-être l'Impératrice était-elle porteuse d'un courrier d'adieu de Napoléon III à Abd el-Kader ...

Abd el-Kader a risqué sa vie à Damas par fidélité à l'amitié de Napoléon III. Celui-ci a risqué sa santé, par fidélité à l'amitié d'Abd el-Kader.

**Je vous ai raconté leur vie, leurs actes, leur courage, leurs qualités.
Vous savez maintenant qui ils sont.**



Cavalier rouge : Khiala - Auguste Raffet

L'armée d'Abd el-Kader tirait sa pugnacité de cavaliers émérites, les *Kiala*, passés maîtres dans l'art du harcèlement. Ils ne s'inquiétaient pas d'avoir plusieurs chevaux *barbes* (berbères) tués successivement sous eux.

Abd el-Kader, en véritable expert, écrit :
«Vous me demandez combien de jours le cheval arabe peut marcher sans se reposer et sans trop en souffrir ? Sachez qu'un cheval sain de tous ses membres, qui mange d'orge ce que son estomac réclame, peut tout ce que son cavalier veut de lui.»

« Les Arabes disent à cet égard : si nous n'avions pas vu que les chevaux proviennent des chevaux, nous aurions dit : c'est l'orge qui les enfante.»

(Lettre d'Abd el-Kader au général Eugène Damas - 1851)

«L'uniforme rouge du cavalier est un talisman qui inspire à tous la crainte.» (Léon Roches, devenu, sous le nom de Sidi Omar, conseiller d'Abd el-Kader - 10 ans à travers l'Islam - 1904)

L'Algérie, comme toute nation qui se construit, a senti la nécessité de se créer un mythe fondateur. Son choix pouvait se fixer sur Massinissa, Jugurtha, la Kahina, Saint Augustin, Barberousse ou tout autre Dey d'Alger. À juste titre, elle s'est arrêté sur Abd el-Kader. Arabe, descendant du Prophète, premier fondateur d'un État «hors tutelle», et leader d'une résistance armée, il est devenu «le Père de la nation».

Le Président Houari Boumediene fit rapatrier ses cendres le 5 juillet 1966.

L'imagerie populaire le transforma en héros spécifique algérien de bandes dessinées, telle cette illustration de **Masmoudi**.

Mais déjà le maréchal Soult disait en 1843 :
«Il n'y a présentement dans le monde que trois hommes auxquels on puisse accorder légitimement la qualification de grands, et tous trois appartiennent à l'islamisme : ce sont Abd el-Kader, Méhémet Ali et Chamyl.»



LE SCENARIO D'UN FILM À GRAND SPECTACLE

Léon Roches a eu le don, partout où il est allé, de se faire des amis musulmans, et pas des moindres. Il débarque à Alger rejoindre son père qui voulait faire fortune dans la colonisation, mais qui fait faillite. Pour l'amour platonique d'une belle musulmane, il apprend l'arabe. Or le nouveau mari de la belle la conduit du côté de chez Abd el-Kader. Léon apprend alors les rites musulmans et décide de devenir conseiller du chef de guerre. Il réussit au point de devenir son ami et devient son bras droit militaire, économique et diplomatique, sous son nom islamique de Sidi Omar oul'd Rouches. Il veut convertir Abd el-Kader à l'entente pacifique avec la France. Abd el-Kader veut l'intégrer à la sphère musulmane et le marier à une fille de sa mouvance. Mais les failles du «traité» de la Tafna laissent l'ambiguïté sur les limites du partage du territoire. Abd el-Kader veut en profiter au prix d'une guerre acharnée : les coutumes de l'Islam l'y autorisent. Roches essaie de l'en détourner, en vain. Alors, il démissionne et avoue à celui dont il est l'ami dévoué qu'il n'est pas musulman. Fureur d'Abd el-Kader (*Joueur de religion !* répétait-il, consterné), mais pour qui l'amitié est plus forte que la rigueur. Roches revient dans les lignes françaises et se met en tête de faire avaliser une fatwa par les sommités religieuses de Kairouan, puis du Caire, où il rencontre Méhémet Ali, puis de la Mecque où il participe au pèlerinage. Mais cette fatwa, introuvable, serait toujours valable ! :



« Quand un peuple musulman, dont le territoire a été envahi par les infidèles, les a combattus aussi longtemps qu'il a conservé l'espoir de les en chasser, et, quand il est certain que la continuation de la guerre ne peut amener que misère, ruine et mort pour les musulmans, sans aucune chance de vaincre les infidèles, ce peuple, tout en conservant l'espoir de secouer leur joug avec l'aide de Dieu, peut accepter de vivre sous leur domination à la condition expresse qu'ils conserveront le libre exercice de leur religion et que leurs femmes et leurs filles seront respectées. »

Nul doute qu'Abd el-Kader, quand il s'est agi de faire sa reddition, puis pendant sa résidence forcée en France, ait pensé profondément à son ami Sidi Omar oul'd Rouches et à sa dernière lettre lui faisant part de cette fatwa ainsi que de l'aman promis par le général Bugeaud en cas de cessation des combats. L'œcuménisme dont il a fait preuve dans la fin de sa vie n'est sans doute pas sans rapport avec cette amitié.

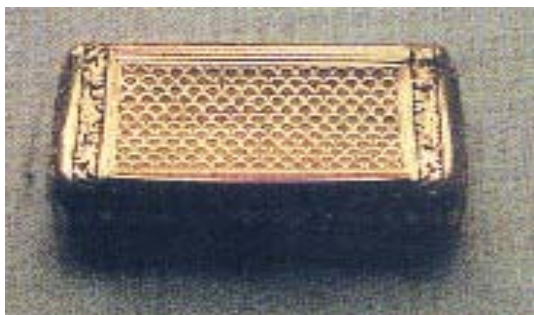
Les mille et une péripéties de l'Aventure de Léon Roches sont racontées dans son livre «32 ans à travers l'Islam» édité en 1887. Ce livre a été réédité sous le titre «10 ans à travers l'Islam» en 1904, Roches n'ayant pas eu le loisir de relater les 22 dernières années. Puis il veut se faire Jésuite, rencontre le pape Grégoire XVI, mais Bugeaud le considère comme déserteur. Arbitrage du pape en faveur de Bugeaud, dont Roches devient l'adjoint écouté puis l'ami ; il rencontre la famille royale, entretient une correspondance plus qu'amicale avec Abd el-Kader. Il a 35 ans ! Il devient consul de France au Maroc, en Tunisie, et un proche du bey de Tunis à qui il fait rencontrer Napoléon III à Alger ... et enfin Ambassadeur de France au Japon, en pleine guerre civile. Il devient alors l'ami des Japonais et apporte son concours à l'édification d'un Japon moderne, l'ère Meiji ...

LE FONDS ZOOMEROFF

Philippe Zoumeroff, industriel et grand collectionneur, plus connu pour son activité en faveur de l'humanisation des prisons, a collectionné plus de 40 000 pièces relatives à Abd el-Kader et l'Algérie du XIXème siècle. Quand il a proposé cette collection à l'Algérie, dans les années 90, la «manip» a échoué : les Algériens avaient d'autres chats à fouetter !

Il s'est donc résigné à en faire la dation au centre des archives d'Aix en Provence, qui en assurer la conservation. Dans l'intérêt de l'Algérie et de la France, il serait honorable que ce fonds soit numérisé et accessible à tous les internautes. Ceci est un appel direct aux ministres de la Culture de l'Algérie et de la France.

SUR LA TRACE DE L'ÉMIR



BLAGUE À TABAC offerte par Abd el-Kader à un officier français, ancêtre d'un officier SAS



MOHAMADIA, monnaie frappée par Abd el-Kader. Sur une face : «*Voici la volonté de Dieu : je l'ai nommé mon représentant*». Sur l'autre face : «*Frappé à Taqdemt par le Sultan Abd el-Kader*» (entre 1838 et 1842).

INSIGNE Maçonnique d'Abd el-Kader

Au lendemain des émeutes de Damas, la loge parisienne Henri IV, affiliée au Grand Orient de France, sollicite l'adhésion de l'Émir. S'ensuit toute une correspondance échangée entre les années 1860 et 1865.

L'insigne ci-contre est peut-être le «bijou» offert auquel se réfère cette correspondance.

Par ailleurs, l'ensemble des enseignements d'Abd el-Kader dispensés à Damas est contenu dans le «Livre des Haltes»



Abd el-Kader a beaucoup œuvré auprès des Musulmans d'Égypte pour leur faire accepter l'utilité du creusement de l'isthme de Suez, dont il était un grand partisan. Ce canal signifiait pour lui le rapprochement de deux mondes et de deux civilisations.

En signe de reconnaissance, la Compagnie du Canal de Suez lui a offert une propriété. Mais il s'en servit pour accueillir des pèlerins allant à la Mecque. Finalement, l'arbitrage de Napoléon III lui retira cette propriété, à la demande des autorités arabes.



LE CANAL DE SUEZ

Les travaux pharaoniques, sur un projet de Prosper Enfantin, sont entrepris grâce à Ferdinand de Lesseps, ami de Mehemet-Ali - fondateur de l'Égypte moderne - et précepteur de son fils Muhammed Saïd, qui en sera le maître d'ouvrage. De Lesseps avait rendu visite à Abd el-Kader, quand celui-ci était à Pau.

Inauguré le 17 novembre 1869, en présence de l'impératrice de France (cousine de Ferdinand de Lesseps) et d'Abd el-Kader, le canal avait à l'origine 54 m d'une largeur portée ultérieurement à 350 mètres.

HOMMAGES PHILATÉLIQUES

Si la France a tenu à rendre un hommage philatélique à Abd el-Kader, la notice qui accompagne habituellement l'émission d'un timbre a créé une crise diplomatique (encore une !) entre la France et l'Algérie. En effet, le rédacteur avait écrit à la main «Abd el-Kader, issu d'une famille *chérifienn*e». L'étourdie de secrétaire a tapé «issu d'une famille *chrétienne*» ! Le journaliste d'El Watan qui a relaté l'affaire a failli en avaler sa chique. «*Contre-vérité !*» s'est-il écrié. Mais non, super-coquille ... Encore que Abd el-Kader a du sourire, pour qui il n'y avait qu'un seul Dieu, le même pour toutes les religions du Livre.

En ce qui concerne le timbre de Napoléon III, l'Algérie est à la traîne. Peut-être en 2015, anniversaire du voyage de 1865 ? Même pas !

